

*DOMINIQUE PETITJEAN*

**LE CHEMIN  
DE LA PAGE**

# LE CHEMIN DE LA PAGE

*Quand, pour une trace  
de son passage dans l'espace,  
le corps s'efface.*

*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille  
clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident :  
j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je  
l'écoute ...*

ARTHUR RIMBAUD.

*Rien, cette écume, vierge vers*

STÉPHANE MALLARMÉ.

“RIEN”,  
depuis cette réminiscence  
par laquelle le hasard de ce qui suit commence  
ne serait sans la page blanche qui assigne  
mon “Je” à être cet “Autre”,  
marionnette d'un langage  
dont le mouvement d'engrenage des rouages  
articule la pensée de passage  
que, sans le vide attracteur de la page,  
mon esprit débile  
resterait dans la marge immobile.

JE reste assis au bord de moi-même  
quand, dans la blancheur de la page,  
l'effort d'attention de ma vision  
ne discerne aucune ligne d'horizon  
et que les rimes souveraines qui s'enchaînent  
à la bonne cadence des phonèmes  
dont le son entendu reste le même  
alors que le sens évolue  
lorsque les mots sont lus  
dans le ruissellement ondoyant d'un poème,  
tardent à prendre sous ma main  
la mesure du vide que leur absence prolongée  
déverse en mon sein.

QUITTE à plagier le prince des poètes  
qui, par le mot "Rien", ouvre son œuvre complète  
obscur et pure à mesure des lectures,  
le premier jet délivre bien souvent  
un sésame à la phrase abstraite  
qui restitue la persistance  
de cette épreuve que j'avance :  
que lorsque mes yeux cherchent à isoler  
un point blanc sur la page immaculée  
le vide qui s'installe dans ma tête  
de s'agrandir ne s'arrête.

ARRIVE alors que l'hébétude de mon esprit  
s'associe au vide blanc de la page qui s'agrandit  
jusqu'à la crainte que les mots de mon délire  
ne puissent plus le circonscrire,  
si bien que ma plume qui a dépassé l'âge d'entretenir  
l'ambiguïté de mon désir  
dans des poèmes égrillards,  
du vide infini de la page blanche qui m'aspire  
dans les profondeurs de son nulle part,  
en manque de sujet, s'en empare.

PLUTÔT que de céder au silence de la pensée absente  
qui s'éternise sur l'écritoire,  
j'assimile l'hébétude de mon esprit  
à la blancheur de la page  
que n'altère le temps dans son passage,  
si bien que me vient l'espoir,  
en transposant le vide de ma vision dans une image,  
de traverser sans m'égarer dans les raturages  
les années dont les quatre saisons monotones  
prennent la couleur sépia de l'automne  
en s'empilant dans un tiroir.

ALORS que remonte à la surface de la page blanche  
la mémoire effacée d'une histoire refoulée  
ma plume de poète s'entête à ce que se déversent,  
de la fêlure qui me traverse,  
les images absentes d'une enfance désœuvrée  
dans les poignées de mots jetés pour recouvrer  
dans le déploiement d'une trace  
l'oubli du passé que n'efface le présent qui passe,  
mais pour que ma plume buissonne  
au gré des rimes qui chantonnent  
elle ne doit être dissociée  
du vide de la page vierge qui l'attend.

SOIT je m'épuise à attendre  
la survenance d'un point de repère  
dans la blancheur ouatée de la page  
dans laquelle l'attention de mon esprit se perd,  
soit ma main s'aventure  
à retranscrire dans l'écriture  
le bourdonnement de l'hébétude  
qui s'installe dans ma tête  
quand le vide blanc de la page qui s'impose à ma vue,  
sur les biffures des moutures de la strophe décousue,  
prend le dessus.

POUR que l'esprit ne flanche  
dans la nuit blanche,  
la muse s'amuse à ce que l'être désespéré  
qui plonge sa plume manquant d'usage  
dans le vide de la page  
qui engloutit les autres vies  
que jamais il ne saisit,  
trouve une réponse élégante  
à la nécessité de son geste.

JE remanie une énième fois  
la mouture tarabiscotée de la strophe raboutée  
qui attestera l'obstination de mon geste  
à reproduire avec justesse  
ce moment où la blancheur de la page devient  
la dominante du vide attracteur qui me retient  
et, comme le peintre qui l'obtient  
en mélangeant la palette des couleurs,  
les rimes s'enchaînent sur les mêmes phonèmes  
dans le cours limpide du poème  
ce qui encourage le poète à retrouver,  
à toute heure dans son labeur,  
le miroir qui reflète son vide intérieur.

MES pensées m'apparaissent-elles  
à mesure que les strophes acquièrent une forme  
qui dit le vrai si elle est belle ?  
Aussi je cisèle cette dernière qui se présente  
pour imager le silence échangé avec ma page blanche  
sans que les engrenages du langage  
ne m'en disent davantage  
comme lorsque dans mon enfance,  
je recopiais cent fois la pénitence  
et que mon esprit hébété entraînait en résonance  
avec la blancheur du vide de l'aire vierge des pages  
qui se remplissait de la tyrannie d'un rabâchage.

QUAND la strophe loufoque se disloque  
sur la page dont l'aire vierge me convoque  
aux heures où mon labeur est d'attendre  
qu'un enchaînement de mots réussisse à me surprendre,  
ma main se ressouvient des devoirs et des examens  
auxquels je répondais faussement en quelques lignes,  
poussé par la crainte que le vide blanc n'engloutisse  
le temps imparti à ce que s'y tisse un récit factice  
et que mon esprit ne puisse se raccrocher,  
le premier surpris,  
à la pirouette d'une idiotie.

RÉUSSIR à désancrer mes yeux  
de leur plongeon silencieux  
dans la blancheur immaculée d'une page  
et de restituer, dans le bricolage d'un verbiage  
aussi cohérent que plaisant,  
la poursuite dans le vide infini  
de la pensée absente de mon esprit,  
sans perdre de vue que les va-et-vient de ma main,  
soumise au dicta des rimes,  
s'arrêtent là où les iambes de celles-ci n'expriment  
l'hébétude endurente qui m'opprime.

Si ce poème s'impose sur le papier,  
c'est moins pour détacher mon hébétude  
de la blancheur indifférenciée de la page  
que pour pointer la véritable nature  
de ce vide intérieur  
que ma plume déplace  
en permutant des mots.

DÈS lors que la justesse du geste ne s'apprécie  
qu'une fois la strophe réussie  
je souligne les rimes qui sonnent  
dans un charabia qui déraisonne  
jusqu'à ce que devienne audible  
dans une tournure compréhensible  
l'entrée en résonance de mon insuffisance  
avec le silence de la page blanche affrontée  
et que mon esprit rassuré que la pensée absente  
puisse devenir lisiblement présente  
de s'abandonner à la nuit noire  
silencieusement tombée sur des épaules voutées.

COMME la basse continue du bourdon  
prolonge le silence posé au début de la partition  
la vacuité de mon être  
se dilue dans la grisaille des lettres  
aux heures du jour où, entre les plages de silence  
d'une perpétuelle insuffisance  
se trame cette évidence  
que les phrases qui réitèrent la présence  
de la pensée absente n'émergeraient des raturages  
si, dans le vide blanc des pages  
ou dans celui noir des cieux,  
mes yeux ne voyaient le lieu  
où advient le merveilleux  
depuis la mort de Dieu.

LES mots usés du trousseau de mon esprit ballot  
qui gouvernent la dérive de mes yeux  
à la recherche d'un point d'ancrage  
dans la blancheur étale de la page  
ne rapportent de l'expérience de cette errance  
qu'un vide sillonné par les rimes chantantes  
qui cherchent comment s'accorder  
pour accompagner une pensée absente,  
si bien que l'avancée musiquée  
de la strophe ciselée  
rapporte sous un aspect trompeur  
l'aire vierge de la page déroulée  
par mon esprit vainqueur.

D'ALLER quérir le vide créateur  
en haut à gauche de la page blanche suivante  
permet à mon geste de gribouilleur  
de soutiré d'un charabia obtus  
la pensée qui reste tue  
tant que ne l'anime la musique des rimes  
et la blancheur devenir un fil conducteur  
c'est dans le vide des pages vierges qui s'accroît  
que dans une variation imprévue se déploie  
la trace de mon écoute du temps qui passe  
avec les mots que je n'entends pas.

SI, articulés par les rouages du langage,  
des emboitements de rimes plates  
ne restituaient sur le verso de la page,  
dans une image dont la ressemblance flatte,  
la blancheur immaculée de son recto,  
la déraison de mon esprit ne réussirait à parcourir,  
la transposition achevée de la page tournée  
reflétant fidèlement la page blanche à venir,  
le vide infini sans jamais en sortir.

PLUTÔT que de mystifier l'histoire du faux sage  
qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur  
de la blancheur immaculée de sa page,  
je remise dans un tiroir  
les strophes dont je ne saisis la subtilité  
tant que leur tournure ne soit ciselée  
et dont les plus ostentatoires,  
rassemblées dans un grimoire,  
souligneront l'effort de mon esprit à déjouer  
une hébétude qui se complait à se fondre,  
depuis mon plus jeune âge,  
dans la blancheur des pages,  
mais si la vieillesse dans la paresse  
ne menait à l'écrit de détresse  
en trouverais-je aujourd'hui le courage ?

BIEN qu'aucune certitude ne m'oblige  
à me séparer d'une phrase heureuse,  
dois-je pour autant offrir une image trompeuse  
de mon esprit qui oublie,  
quand la dextérité de mes doigts  
insuffle une tonalité qui n'est pas celle de ma voix  
à la pensée absente qui acquière une consistance  
en avançant de silence en silence,  
que le poids de son hébétude ne varie  
dans la vanité de l'histoire qui s'écrit.

JE suis cet insensé  
qui, faute de posséder une histoire à raconter  
autre que cette gageure de restituer  
dans un poème brodé avec des rimes démodées  
l'inanité de sa pensée,  
embrasse l'envers hébété de sa face  
sur des pages vierges de trace  
après s'être approché du silence impénétrable  
que son miroir lui tend.

COMME le miroir du couloir réfléchit mon absence  
depuis l'angle mort de ma présence,  
ma page blanche me renvoie la plage de silence  
que mon esprit ne franchit  
tant que ne se déploie la trace  
de mon être qui s'efface dans le vide de l'espace  
car lorsque je pense dans un effort tenace  
c'est du silence qui s'ajoute au silence.

MAINTENANT que le vide s'est installé autour de moi  
pour que l'ascèse du poème se déploie  
je ne sais plus,  
privé de l'aire illimitée  
des pages immaculées  
où mes yeux sont à l'écoute de la voix  
modulée par mes doigts,  
ni quoi faire ni surtout où aller.

EN dehors de soutirer  
de la page vierge sacrifiée  
le vide qu'en moi j'y vois  
ma plume n'y récolte rien  
qui puisse contrebalancer la présence  
de la pensée blanche qui s'éternise sur l'écritoire,  
si bien que les extravagances qu'elle avance  
au petit bonheur la chance  
s'avèrent être incapables d'être infidèles  
à la persistance du silence qui m'interpelle  
quand les mots d'encre noire  
ne trouvent le début d'une histoire  
pour perpétuer le geste d'écrire  
et le tintinnabuli des rimes rebelles  
qui musiquent les ritournelles  
sans lesquelles chacun de mes âges  
ne connaîtrait son délire.

DE nécessaire,  
la page blanche étant devenue salutaire  
au cheminement de mon esprit qui se réjouit  
quand le déversement d'une prose aventureuse  
canalisé par la rime rigoureuse  
réussit sous mes yeux,  
dans un tour de main astucieux,  
à ce que la page blanche réapparaisse  
dans une image dépourvue de relief,  
mais comme le temps de cette illusion est bref  
la pensée fille de l'air suspend mon geste  
le temps que le vide infini qui ne varie  
se réinvite dans l'écrit.

LES feuilles de papier  
raturées, déchirées, brûlées  
de ne recueillir une pensée limpide  
sur la transparence inspiratrice du vide,  
ne découragent mes doigts d'affronter le silence  
de la page blanche qui est devenu,  
du fait de sa persistance, ce que je pense  
et, comme d'un savoir échafaudé  
je n'ai pas l'assise,  
mon ouvrage repose sur cette roublardise.

SANS le vide de la page blanche qui s'impose  
pour ajourer le corps des lettres et séparer les mots  
puisque ceux-ci ne sont scandés par mes lèvres closes  
mais par mes yeux qui ne se lassent  
de réécouter dans une trace  
les silences des insuffisances  
qui perdurent dans mon esprit  
quand les mots écrits ne pensent pour lui  
si bien que la justesse du son de leur scansion  
entretient, comme pour une chanson,  
la fatalité de cette déraison.

SANS avoir été cet enfant qui s'attardait  
dans le silence qui le rattrapait  
après chaque rime désuète qu'il alignait  
et qui déjà oubliait d'être  
quand, dans les mariages sonores obtenus,  
ne lui parlait une pensée farfelue  
réussirais-je, en moulinant comme une crécelle  
le vide obsédant de ma ritournelle,  
à enchaîner sur des pages blanches  
les litanies d'un rituel  
qui ramènent mon esprit  
à ses premiers oublis de la vie ?

COMME je méconnaissais,  
avant de l'entreprendre,  
la tournure de la phrase qui bouclera  
sur la pensée obtenue en écoutant sa venue,  
je me désencombre de l'idée reçue  
que peut être perçu le vide de la page nue  
sans avoir été préalablement conçue,  
car ce n'est que lorsque ma plume rebelle  
sculpte une forme nouvelle  
à une absence de contenu  
qu'elle atteint son but.

NE sachant quel vide  
de la page blanche ou de moi-même  
s'ajoutera à mon poème j'attends,  
et comme les ratures ne censurent  
les strophes aux tournures de belle allure  
qui veillent à ce que la paresse  
ne rattrape l'effort de brandir sa détresse,  
que des rimes diligentes enchantent  
une prose indigente  
qui, tant que sur la page elle le reste,  
dans le même état me laisse.

POÈTE ayant acté que ses rimes bancales,  
privées d'une rame de papier,  
n'enjamberaient l'hébétude qu'elles étalent  
je ponctue, la plume à la main,  
sur le chemin blanc des pages d'un retour au rien  
une prosodie qui remanie la monotonie qui s'écrit  
dans un refrain qui repousse au lendemain  
le point final des silences de l'esprit en souffrance  
au travers desquels je pense.

PARTIE d'une plage de silence en quête de sens  
l'écoute de mes yeux dérive  
dans le flot sonore des mots qui m'arrivent  
car ce n'est qu'en s'arrimant à la rigueur des lois  
de la rime d'autrefois  
que s'entrevoit la cohérence qui se déploie  
et que mon esprit,  
pris par son effort d'aller  
à la rencontre d'une pensée,  
ne s'écarte de la trace qui prolonge dans l'espace  
le minimum de sens qui se tisse  
à mesure que l'imbroglio de mots se lisse  
si bien que, de pages sillonnées en pages biffées,  
se sont mes doigts qui baladent ma voix.

COMME c'est la dextérité de mes doigts  
qui supplée l'incapacité de mon esprit à cerner,  
dans un chaos de mots  
qui ne connaît son dernier mot,  
la pensée recherchée  
tant que celle-ci ne soit ciselée,  
sans l'insistance à extraire le silence  
d'une perpétuelle insuffisance  
sous mes yeux ne s'articulerait la strophe  
qui, de l'inanité de ce labeur, s'en rapproche.

DEPUIS que j'écoute avec les yeux  
les mots tus par ma voix  
mais débroussaillés par mes doigts,  
sur des feuilles de papier s'accumulent  
des formules qui spéculent  
sur le vide salvateur de l'aire vierge des pages  
sur lequel s'appuie la vanité de mon ouvrage,  
pour autant que se soit mêlée  
aux poignées de mots déversés  
la rime judicieuse des strophes minutieuses  
qui, en tournant en rond dans le vide,  
acquièrent la tournure fluide qui les valide.

POUR un mot de travers je m'attaque  
à la phrase tordue qui me cherche  
car tant que le geste d'écrire  
l'emporte sur les déceptions de relire  
les tentatives de sortir de l'histoire  
du trou noir dans la mémoire  
de l'enfant oublié dans un nulle part  
dont mon esprit ne se sépare  
que pour retrouver sa peur dans la nuit noire,  
ma page blanche restera, faute de mieux,  
quotidiennement sous mes yeux.

POÈTE constamment mis en échec  
par la difficulté de la lettre  
je me réjouis néanmoins,  
l'esprit empêtré dans les boursouflures  
d'une écriture que je triture,  
d'affronter dans cette entreprise  
le vide illimité des pages blanches que n'épuise,  
ni le savoir spéculé,  
ni la bêtise avérée.

APRÈS avoir traversé avec peu d'instruction  
d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace,  
mon geste triture une écriture qui resterait obscure  
si, au fil des mots, ne s'articulait une équivalence  
entre le savoir acquis et l'espace vierge conquis  
dès lors que mon histoire ne se clarifie  
dans la chambre noire de ma mémoire  
mais dans le vide blanc des pages  
où les rimes croisées depuis l'enfance  
brodent avec persévérance,  
entre les silences de mon insistance,  
les pensées que je ne pense.

CE poème laborieux qui ne réclame,  
ni la maîtrise de la rime qui aiguillonne  
la phrase brouillonne,  
ni celle des titres des belles pages des pauses  
dans une interminable prose,  
mais l'aire vierge illimitée des feuilles de papier  
où le prolongement malaisé de la trace  
n'entame l'espoir de cueillir l'imprévu  
de la strophe qui ne serait advenue  
si le vide blanc des pages n'était dans l'attente  
d'être traversé par une pensée mouvante.

LE flux évanescent de la pensée qui plane  
sur l'aire vierge de la page nécessaire  
au rassemblement des mots de mille manières  
s'esquisse à mesure que mes yeux s'étonnent  
de la rime qui entonne des mots qui braconnent  
pour autant que les raturages  
n'épuisent au long des pages  
les mots usés d'un rabâchage,  
et que mon verbiage privé de son cours,  
ne laisse prosodiquement sourd,  
mon esprit balourd.

LOIN des ouvrages où se bousculent  
les représentations du monde  
que certains conçoivent pour mieux le parcourir,  
je m'en tiens à sillonner l'aire vierge des pages  
pour approfondir, au terme de nombreux passages,  
le vide créateur des énoncés qui le fondent,  
et comme sous mes doigts de rimailleur  
les ratures abondent,  
ne peut-être quantifié l'espace vierge requis  
pour que, le temps d'une seconde,  
brille une pensée féconde.

EN ourdissant ce stratagème  
d'intégrer le vide attracteur de la page blanche  
dans l'avènement du poème  
se retrouve inversé le flux des pensées  
qui ravissent l'attente de mon esprit  
lorsque la rime chantante qui se présente  
relance le cheminement d'une tournure hésitante  
vers la formule qui postule  
que s'est au vide illimité que je dois  
l'écoute par mes yeux de la voix  
tissée par mes doigts.

COMME mes arguties  
sur le vide créateur de la page blanche varient  
à mesure que les modifie  
l'écoute insatisfaite de mes yeux  
dois-je en conclure, plumitif d'une culture  
où la vie de l'esprit est régie par l'écriture,  
que l'espace vierge des pages contribue,  
en ne limitant le polissage du poème,  
à ce que s'agentent en un corpus mélodieux  
le signifié des mots animés par leurs phonèmes  
comme le merveilleux  
scelle le mystère des cieux.

CONVAINCU que plus la forme est concise  
plus grande est la surprise que les yeux lisent,  
je ne cesse de rabouter la tournure tortueuse  
de la strophe boîteuse  
pour en soutirer cette évidence  
que sans l'aire vierge des pages  
ne se ferait le polissage de mon verbiage  
et que les pensées fluides  
sur la nécessité du vide  
resteraient confuses sur ma langue  
et diffuses dans mon esprit.

COMME l'argile de l'amphore tourne,  
sous les doigts du potier,  
autour du vide qui la fait naître  
pour contenir dans un galbe épuré  
le parfum suranné d'un élixir évaporé,  
chaque nouvelle strophe reprend sur le papier  
le contenu apparu dans la précédente,  
car c'est de la page blanche du poète qu'émerge  
la pensée qui comble le silence de son absence  
dans une forme qui ne repose sur aucun fond  
puisque sous sa main de plaisantin  
le déversement de ce verbiage  
sur l'attraction créatrice  
du vide blanc des pages  
ne rime à rien.

POÈTE

grâce aux verres grossissants de mes lunettes,  
me laisserais-je quotidiennement aspirer  
par le vide attracteur d'une page blanche  
si mon corps n'acceptait,  
pour une vie de l'esprit,  
de se désincarner dans l'écrit.

ET si,  
de répondre à l'appel du vide créateur  
que génère en moi une page blanche,  
la singularité de ma pensée ne résultait pas ?  
Abandonné à ce désarroi  
le plus sage ne serait-il pas  
en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli,  
de renoncer à la tyrannie de cette poésie qui,  
tant que dans la déclamation qui séduit  
ne s'entend la mélodie de la lyre qui vous ravit,  
n'expose le motif de cette lubie  
de toucher avec ses yeux  
le miracle ou la rime  
sur la page ranime  
la mémoire effacée d'une vie  
passée sous silence dans l'écrit.

JE ne cherche plus à être le poète  
pour qui sa pensée ardue,  
sans le support d'une page blanche,  
resterait tue,  
puisque la trace d'aucun écart  
entre l'image que je vois  
et le vide en moi ne se déploie  
pour que, dans la vie, tu ne sois pas,  
bats mon cœur bats mon cœur bats...

ET que la page en attente  
d'une pensée redondante  
sur le vide créateur  
de mon labeur  
reste blanche.

*poème relu et modifié, le mardi 17 mars 2026.*

## *à propos*

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur le poème :  
“*Le chemin de la page*”, sont réservés.

*La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée par l'Atelier Nulpar à Rezé.*

- Pour me contacter
  
- Pour une visite de mon site internet
  
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements